Zeitschrift: Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse

Herausgeber: Vereinigung für Schweizerische Kirchengeschichte

Band: 1 (1907)

Buchbesprechung: Rezensionen = Comptes rendus

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Rezensionen — Comptes rendus

M. Besson. *Recherches sur les origines des évêchés de Genève, Lausanne et Sion et leurs premiers titulaires jusqu'au déclin du VIme siècle.* Fribourg (en Suisse) et Paris, 1906. XIX-253 pages, in-8°.

L'étude de l'évangélisation de la Suisse et des origines de l'organisation ecclésiastique dans les pays qui forment actuellement le centre et l'ouest de notre territoire, présente de grandes difficultés à l'historien. Nous ne sommes pas isolés, il est vrai, sous ce rapport. On se rappelle les controverses que suscita la publication des *Fastes épiscopaux* de l'ancienne Gaule, dans lesquels Mgr Duchesne a établi, pour la première fois, sur des bases historiques solides, nos connaissances sur l'organisation ecclésiastique de ce vaste territoire pendant l'époque de l'antiquité chrétienne. Se basant sur ce travail et s'inspirant de la méthode critique inébranlable sur laquelle il repose, M. le Dr Besson a concentré ses recherches sur les origines et le développement des trois diocèses de Sion, Genève et Lausanne, correspondant aux trois cités du Valais, de Genève et des Helvètes. L'auteur s'est efforcé « de grouper les sources, examinant leurs degrés divers de certitude, classant par ordre chronologique les détails qu'elles fournissent ». Il a su, en effet, réunir et discuter tout ce que peuvent nous offrir les sources de provenance différente concernant ce qu'on peut appeler les origines ecclésiastiques des trois cités romaines, englobées plus tard dans le royaume burgonde. Et, disons-le tout de suite, à moins que des sources nouvelles, inconnues jusqu'ici, ne viennent modifier l'un ou l'autre point de détail, sur lequel nous ne sommes pas complètement renseignés, les résultats auxquels l'auteur est parvenu doivent être considérés comme définitifs. Avec cela, il s'est tenu consciencieusement au programme énoncé plus haut, d'examiner les divers degrés de certitude que présentent les sources, en tirant de celles-ci tous les renseignements qu'elles peuvent fournir d'après la saine critique historique, en caractérisant les résultats selon leur stricte valeur. Après avoir esquissé les divisions politiques successives du territoire pendant l'époque dont il s'occupe et caractérisé les origines chrétiennes dans nos contrées, l'auteur traite chacun des trois diocèses dans un livre spécial : Sion (p. 1-44) ; Genève (p. 45-135) ; Lausanne (p. 136-227). Les catalogues des évêques établis dans l'ouvrage donnent depuis la fin du IVme jusqu'au déclin du VIme siècle, sept noms pour Octodure-Sion, huit pour Genève, trois pour Windisch-Avenches-Lausanne.

Pour chacun des trois diocèses, l'auteur étudie les origines, les catalogues épiscopaux, la question de la cathédrale et la vie des évêques dans l'ordre chronologique. Il examine en détail tous les faits qui se rattachent d'une façon ou d'une autre à ces points divers, comme les rapports de saint Théo-

dore avec Agaune (p. 14 ss.) ; le problème du siège épiscopal de Nyon (p. 62 ss.) ; la question du siège épiscopal d'Avenches (p. 146 ss.) : questions fondamentales pour l'histoire des origines chrétiennes de nos contrées. La solution qu'il en donne ne manquera pas de trouver l'approbation générale, comme d'ailleurs elle a déjà trouvé l'adhésion d'autorités de premier ordre dans le domaine de l'histoire ecclésiastique. Un appendice (p. 210 ss.) est consacré aux origines de Romainmôtier. En somme, le « petit livre » de M. Besson est sans contredit l'étude la plus complète et la plus approfondie que nous possédions sur les origines chrétiennes de la Suisse occidentale.

J.-P. KIRSCH.

MGR JEANTET (LOUIS), Prélat de la Maison de Sa Sainteté, *Le Cardinal Mermillod*, 1824-1892, un vol. gr. in-8° de II-VI-831 pages, avec planche et une vignette. Paris, Lethielleux, 1906.

Dans un article publié fragmentairement et à mon insu, j'ai indiqué les principales monographies, que l'on a consacrées jusqu'ici à la vie de Mgr Mermillod. Sans parler des articles de revues, qui sont nombreux, ni des articles de journaux, qui sont encore plus considérables, j'ai cité le volume où M. Henri de Vanssay essaye de donner une idée juste de cette physionomie d'évêque, bienveillante et douce. L'ouvrage de Mme de Belloc, que le cardinal avait chargée d'écrire une histoire, est beaucoup plus important ; il contient d'utiles renseignements sur la vie, les œuvres et l'apostolat.

Dans le livre qu'il vient de publier, Mgr Jeantet laisse de côté les travaux de ses devanciers ; il ne les cite jamais, comme d'ailleurs il a pris en général le parti de taire les sources, auxquelles il a puisé. Peu soucieux d'observer à cet égard les règles de la critique historique, il a écrit un ouvrage bien ordonné, plein de faits intéressants, mais dépourvu de références, qui permettent d'exercer un efficace contrôle. Sa biographie étendue n'en a pas moins été composée — paraît-il — sur des « documents authentiques » et « de première main » ; c'est même la seule « qui fasse autorité » et dans laquelle il n'y a point de place pour la légende, dit le *Courrier de Genève* dans son numéro du 25 novembre 1906.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de se demander jusqu'à quel point cette flatteuse appréciation est méritée.

Le travail de Mgr Jeantet est divisé en cinq parties, dont la première est consacrée à la naissance du futur cardinal, à ses études de collège et de séminaire, enfin à ses premières années de sacerdoce à Saint-Germain et à Notre-Dame. Les chapitres relatifs aux « commencements » ont été écrits par Mgr Baunard, recteur des Facultés catholiques de Lille. Ils sont très instructifs et composés avec un talent qui fait regretter la détermination prise par leur auteur de ne pas continuer son travail. Les motifs de ce désistement sont indiqués en partie dans une lettre placée en tête du volume ; pour légitimer sa décision, Mgr Baunard a invoqué encore d'autres raisons, qu'il n'a pas révélées au public, mais qu'il a développées dans des conversations particulières, dont l'une m'a été fidèlememt rapportée. Désireux de ne point laisser l'œuvre inachevée, Mgr Jeantet s'est mis à étudier les docu-

ments, à corriger, en l'abrégeant beaucoup, le travail ébauché par M. Lany, qui, durant sa vie, avait inscrit avec « soin » tous les actes et toutes les démarches du cardinal, « collectant ses discours et notant les plus minutieux détails au jour le jour » ; il a revu, coordonné et fondu le tout « en un récit historique fidèle et bien lié », susceptible d'entrer « dans un seul volume ».

Dans cette entreprise hardie, rendue si difficile par le manque de recul et d'éloignement, Mgr Jeantet ne rencontre pas d'abord de grands obstacles ; il n'a qu'à continuer le récit si bien commencé par son prédécesseur, à dire les travaux du jeune vicaire, les luttes par la plume entreprises dans les *Annales*, enfin les prédications inaugurées à Paris, continuées à Lyon et ailleurs. Mais il n'en est plus de même lorsque commence l'histoire des événements qui préparent et précèdent l'épiscopat à Genève. L'auteur se trouve en présence d'une action compliquée, dont il est dangereux de révéler tous les détails, et que j'ai comparée jadis à un drame, où l'intrigue est très emmêlée. Dans ce chassé-croisé, il ne règne pas d'unité d'action, ni d'unité de lieu. La scène est tantôt à Genève et tantôt à Rome ou à Fribourg. Les acteurs sont Mgr Mermillod et le gouvernement cantonal de Genève, Mgr Marilley et le Saint-Siège, les uns défenseurs de l'état de choses statué par le Bref de 1819, les autres favorables au projet généreux, mais un peu chimérique, qu'ils ont formé de rétablir l'ancien diocèse de Saint-François de Sales. Dans sa narration, Mgr Jeantet défend naturellement la manière de voir et de faire de Mgr Mermillod, que d'ailleurs il suit pas à pas dans un ordre étroitement chronologique, au point que le récit présente, en certains endroits, l'aspect uniforme d'un diaire soigneusement mis à jour ; il cite avec complaisance les lettres de l'évêque, ses mandements et ses discours, tout ce qui est en faveur de l'établissement du nouveau diocèse. Par contre, l'auteur omet volontiers ou voile d'une ombre discrète les saintes imprudences, auxquelles pousse un zèle ardent, comme aussi les raisons et les arguments que, dans ses actes officiels, présente l'adversaire gouvernemental : autant de lacunes et de réticences qui sont regrettables, parce qu'elles donnent à l'ensemble de la biographie une certaine apparence de partialité, vraie ou fausse, qu'une œuvre critique ne doit pas avoir.

Ces défauts sont beaucoup moins perceptibles dans la seconde partie, qui est consacrée à l'épiscopat de Mgr Mermillod pendant l'exil. Ici, l'auteur n'a pas à défendre une cause controversée parmi les catholiques ; sa tâche est de dire les mesures vexatoires, les violences et les injustices, dont Mgr Mermillod a été la victime. Ce sont des années de souffrances, mais qui ont beaucoup contribué à le grandir. Chassé de son pays, le sympathique évêque a la douleur de voir les prêtres et les fidèles de son diocèse soumis à toute espèce d'exactions. J'ai dit ailleurs la douceur et la mansuétude, dont il a donné de nombreuses preuves en ces tristes circonstances ; sans vouloir lui attribuer les qualités d'un patriotisme héroïque, que d'ailleurs Mgr Mermillod n'a pas manifestées dans toutes ses conversations particulières, il est juste néanmoins de constater que, dans ses mandements et ses discours publics, il a toujours parlé de son pays pour recommander de l'aimer et de le servir fidèlement. De ces douleurs et de ces souffrances, qui ont placé sur le front de l'évêque persécuté l'auréole du martyre,

Mgr Jeantet donne un émouvant récit, qui touche le cœur et qui nous mène jusqu'à l'année 1883.

Sous le pontificat de Léon XIII, la situation va changer. Partisan d'une politique pacifiste, le nouveau Pape songe à renoncer au maintien du vicariat apostolique de Genève. A l'occasion d'une vacance, Mgr Mermillod exprime le désir d'obtenir le siège épiscopal de Fribourg. C'est un moyen de résoudre la question. L'ancien état de choses étant rétabli, l'évêque exilé a la consolation de rentrer dans son pays d'origine. A la vérité, le gouvernement de Genève ne désarme pas encore, mais le vent est néanmoins à la paix religieuse. Par malheur, des divergences de vues naissent bientôt entre le nouvel évêque et le gouvernement de Fribourg au sujet de la fondation de l'Université. Cette dernière phase de l'épiscopat de Mgr Mermillod est racontée dans la quatrième partie. La matière est un peu délicate, certains sujets demandent de la circonspection. Aussi, l'auteur s'efforce-t-il de ne rien dire qui puisse éveiller des susceptibilités à peine éteintes de nos jours ; il laisse à dessein des lacunes, qui rendent son histoire incomplète, et lorsque la question devient trop brûlante, il se borne à la toucher légèrement par de discrètes et prudentes allusions.

Je ne dis rien de la cinquième partie, où Mgr Jeantet raconte en termes pathétiques, doucement émus, les derniers jours et la mort du cardinal. Je préfère signaler le chapitre dans lequel est esquissé un portrait physique et moral. Ces pages comptent parmi les meilleures. Avec une finesse d'observation qui révèle le psychologue, Mgr Jeantet dit les dons naturels, l'esprit sacerdotal, les connaissances étendues et variées, le zèle et la piété, enfin l'éloquence romantique et le genre oratoire particulier à Mgr Mermillod. Le tableau est riche, il n'y manque que des ombres pour faire ressortir les pleines lumières des vertus pratiquées par le cardinal. A l'encontre de ce que font les hagiographes les plus sérieux, qui, sans les rabaisser à nos yeux, disent les faiblesses même des plus grands saints, Mgr Jeantet a préféré ne signaler que les qualités d'esprit et de cœur, qu'il a pu noter. Cette manière de procéder tend à faire de Mgr Mermillod un surhomme, chez lequel il n'y a aucune imperfection ; elle imprime aussi au volume le caractère d'une demi-vérité, peu exigeante en histoire sous le rapport de la précision et de l'exactitude. Dans l'intérêt de l'auteur, il faut sincèrement le regretter. Jointe aux autres, cette omission fera dire à maints lecteurs que cet ouvrage édifiant et remarquable est un vrai monument élevé à la mémoire de Son Eminence le cardinal Mermillod, sans être pour autant dans toutes ses parties une histoire définitive, où la critique n'a rien à reprendre.

Dr Julien Favre.

Franz Steffens und *Heinrich Reinhardt*, Nuntiaturberichte aus der Schweiz seit dem Konzil von Trient. I. Abteilung : *Die Nuntiatur von Giovanni Francesco Bonhomini* 1579-1581. Documente, I. Band : Aktenstücke zur Vorgeschichte der Nuntiatur 1570-1579 ; Die Nuntiaturberichte Bonhomini's und seine Correspondenz mit Carlo Borromeo aus dem Jahre 1579. Solothurn, Druck und Kommissionsverlag der Union, 1906. xxx-762 Seiten gr.-8°. 25 Fr.

Schon seit Jahren haben wir dies Buch heiß ersehnt, und doch nehmen wir es heute nicht jubilierend, sondern mit Scheu und Wehmut zur Hand. Es kommt uns vor wie ein kostbares Testament, in dessen Blätterrauschen wir noch den Flügelschlag jenes Engels zu vernehmen wähnen, der soeben das Studierzimmer eines rastlos schaffenden Gelehrten in eine Totenkammer verwandelt hat.

Am 10. September 1906 sind die ersten Exemplare dieses monumentalen Werkes fertiggestellt worden. Professor Reinhardt war deshalb eigens von Luzern nach Solothurn gereist und versandte noch am gleichen Abend einen Band an den Präsidenten der allgemeinen geschichtsforschenden Gesellschaft nach Winterthur. Auch der Versammlung des fünfförtigen historischen Vereins in Sarnen stand am 17. September ein Exemplar zur Verfügung. Eine Rezension hat jedoch Professor Reinhardt nicht mehr erlebt.

Das preußische und österreichische historische Institut in Rom hatten sich in Verbindung mit der Görresgesellschaft die Erschließung des vatikanischen Archivs zu Nutzen gemacht und die Nuntiaturberichte aus Deutschland und verwandte Stoffe in umfangreichen Bänden 1892 zu publizieren begonnen. Die schweizerischen Geschichtsfreunde und zumal die Interessenten des XVI. Jahrhunderts empfanden es als einen schweren Nachteil, wegen Mangel an Hilfsmitteln an den genannten Unternehmungen sich nicht beteiligen zu können. Von diesem Gedanken erfüllt, begann Schreiber dies im Sommer 1894 auf eigene Faust die borromäische Korrespondenz in der Ambrosiana zu exzerpieren und setzte diese Arbeit 1895 und 1896 fort. Auf diesem Tummelplatz der internationalen Gelehrtenwelt sah ich zum ersten Mal die beiden Herausgeber Dr. Steffens und Reinhardt auftauchen. Sie waren gekommen, um das für die Nuntiaturberichte Bonhomini's auszubeutende Material prüfend zu überschauen. Auf vielen, teils sehr langdauernden Streifzügen sammelte Professor Dr. Steffens in den Archiven und Bibliotheken Italiens und der Schweiz die Briefe unseres ersten Nuntius, mit dem Jahre 1570 einsetzend, wo *Karl Borromeo* nach seiner Schweizerreise der römischen Kurie die Entsendung eines eigenen Vertreters vorschlug, der im Gegensatze zu den bisherigen Legaten nicht dem Krieg und der internationalen Politik, sondern in erster Linie der innern Kirchenreform seine Aufmerksamkeit und Tätigkeit zuwenden sollte. Aber der katholische Vorort Luzern und das Haupt der schweizerischen Gegenreformation, Ritter Melchior Lußy, gingen in ihren Ansichten weit auseinander. So verstrichen noch mehr als acht Jahre bis der *Bischof von Vercelli* als schweizerischer Nuntius in den ersten Tagen des Juni 1579 von den Höhen des St. Gotthard hinabsteigen und sein Werk beginnen konnte. Alle Stadien dieses weitverzweigten Interessenkampfes führen die Herausgeber in den ersten 281 Nummern ihres ersten Bandes uns vor. Auch werden wir näher bekannt gemacht mit dem süddeutschen Nuntius *Feliciano Ninguarda*, den die Bearbeiter S. Vögelins (das alte Zürich, 2. Aufl. 1879, Bd. I, 306 ff) mit übelangebrachter Beharrlichkeit stets Slinguarda nennen, und den Lußy Mitte Juni 1579 als Cicerone durch Ob- und Nidwalden begleitet hatte. Nebenbei gesagt, übergab dieser Ninguarda 1583 das Gebetbuch Karls des Kahlen, ehemals Eigentum des Chorherrenstiftes Zürich,

in Ingolstadt dem Druck. Der Verfasser des Neujahrsblattes der Stadtbibliothek Zürich von 1873 konnte ein solches Exemplar nicht auftreiben. Zur Zeit ist sowohl die genannte Stadtbibliothek wie auch die Stiftsbibliothek Einsiedeln im Besitze eines derartigen Druckes. Das erstere Exemplar gehörte einst einem Citoyen Joseph Wallimann (von Alpnach ?), letzteres ist durch die handschriftlichen Beigaben des Historikers Van der Meer doppelt wertvoll geworden.

Was *Bonhomini* schon im ersten Halbjahr seines Wirkens in der neuen Stellung geleistet, überschreitet das Maß des gewöhnlichen. Unser Band geht nicht über 1579 hinaus, und doch bedurfte es über 400 Druckseiten, um die Akten dieser Periode ganz oder wenigstens in Regestform aufzunehmen. Keiner von den sieben katholischen Orten blieb während dieser Zeit unberührt von der Wirksamkeit jenes Mannes ; ja auch in Glarus, Appenzell, Graubünden und im Wallis sowie in den gemeinsamen deutschen Vogteien finden wir seine Spuren. Von der langwierigen Korrespondenz, welche die Ankunft der ersten *Kapuziner* vobereitete, besitzen wir nun schon eine beträchtliche Zahl von wichtigen Briefen. Desgleichen werden wir orientiert über die Anfänge des *schweizerischen Kollegs* zu Mailand. In *Freiburg* geschehen bereits die ersten Schritte zur Gründung der *Jesuitenniederlassung*, in der *Urschweiz* aber bricht unter dem Klerus ein kulturhistorisch höchst interessanter *Sturm* der Entrüstung los gegen den fremden Bischof. Der lateinische und deutsche Text der bezüglichen Beschwerden vom 11. September 1579, unterzeichnet von Dekan Heil in Altdorf und den Pfarrern von Bürglen, Schwyz, Art, Steinen, Sachseln. Sarnen und Buochs, sind allein schon den Preis des ganzen Werkes wert. Als Beleg dafür, daß Bonhomini wirklich da und dort Kelche zerbrochen, wie man ihm vorwarf, finden wir in der Altdorfer Kirchenrechnung von Hauptmann Madran die bestätigende Notiz : « Außgen für St. Marti des 1579 Jars : der Bischof von Werzell ein Pattenen brochen, die selbig wider lassen machen ; gen für das Gold und alles Macherlon Gl. 2, ß 30. » Über der ganzen Korrespondenz weht der Geist des großen *Borromäers*, und sein Walten als « Spiritus Rector » der Gegenreformation kommt auch hier zum unzweifelhaften Ausdruck.

Die Akten sind in der Originalsprache wiedergegeben ; deutsche, lateinische und italienische Briefe wechseln daher in bunter Folge. Doch trägt jede Nummer ein deutsches Regest am Kopfe, das jeweilen so ergiebig gehalten und mit einem solchen Maße von Gewissenhaftigkeit bearbeitet ist, daß auch diejenigen, welche die Muttersprache Bonhomini's nicht verstehen, sich vollkommen über den Inhalt der betreffenden Nummern orientieren können. Erläuternde *Anmerkungen* sind in fast verschwenderischer Zahl und Fülle beigegeben und mit einer Sorgfalt redigiert, die man unter dem Strich sonst nicht zu suchen gewohnt ist. Überhaupt ist es eine wahre Freude dieses herrliche Werk zu benützen, dessen *Register* keinen Ratsuchenden im Stiche lassen wird. Der gegenwärtige Rezensent hat es noch besonders gut, indem die kleinen Aussetzungen oder Ergänzungen, die er zu machen fand, am Schlusse des Bandes bereits nachgetragen sind. So bleibt uns denn nichts anderes übrig, als dem Werke die gebührende Bewunderung zu zollen und lebhaft zu wünschen, daß die Fortsetzung nicht

allzulange auf sich warten lasse. — Welch mühsame Arbeit Hr. Professor Steffens durch die Sammlung und textliche Bereinigung der 542 Aktenstücke zu leisten hatte, vermag vollständig nur derjenige zu ermessen, der jemals selber das « Vergnügen » gehabt, bei den italienischen Principi und Bibliothek- und Archivvorständen zu antichambrieren und den geheimen Ärger über den nutzlosen Verlust doppelt teurer Tage obendrein noch mit lächelnder Miene und tiefen Bücklingen verdecken zu müssen. Der Forscher kommt nämlich nicht überall verhältnismässig so leicht zu seinem Stoff wie in der Ambrosiana zu Mailand.

Dem ursprünglichen Plan gemäß wollte Professor Reinhardt diesem Bande auch eine Einleitung voranstellen, doch legte der Umfang derselben den Herausgebern nahe, hievon abzusehen, und laut Brief vom 11. September 1906 gedachte Hr. Reinhardt noch letzten Herbst die erste größere Hälfte der Einleitung separat dem Buchhandel zu übergeben. Doch hat der Tod auch hier leider arg störend eingegriffen.

Was die Vollendung der Einleitung ins Ungemessene hinausschob, war die peinliche, ja ans krankhafte streifende Gewissenhaftigkeit Herrn Reinhardts. Es wird manchen interessieren, aus seiner eigenen Feder das Klagelied über dieses sein Herzeleid zu vernehmen :

« Freiburg, 27. April 1904. Gerne würde ich Ihnen auch die berüchtigte Einleitung gleich beilegen. Aber die ist immer noch nicht fertig. In letzter Zeit ist's zwar um einen bedeutsamen Schritt vorangegangen, aber das Ende ist auch so noch fern genug. Immerhin hoffe ich in etwa 4 Wochen abschließen zu können. Vorlesungen halte ich dieses Semester keine ; ich war zu diesem Verzweiflungsschritte genötigt, um endlich einmal mit meinem *Verhängnis* fertig zu werden. Gelingts innerhalb des erwähnten Zeitraumes, so werde ich den Rest des Semesters den Schinnerstudien widmen und zu diesem Zwecke nochmals nach Wien und Innsbruck gehen. Was die Einleitung so scheußlich verzögert, das ist einerseits ihr Anwachsen zu einer Art von *Kirchengeschichte dreier Dezennien* und anderseits der vielfach trümmerhafte und *dilettantische* Charakter der Vorarbeiten. Letzterer Umstand nötigt mich, alles direkt aus den Quellen herauszuarbeiten. »

Es ist nun vor allem eine Ehrenpflicht der schweizerischen Geistlichkeit, den beiden Bearbeitern der Nuntiatur Bonhomini's für ihre großen persönlichen Opfer durch eine dankbare *freudige Aufnahme* dieses Werkes die verdiente Anerkennung zu bekunden. Dem einzelnen Kleriker dürfen wir dieses freilich nur ansnahmsweise zumuten, dagegegen sollte es nach Verlauf eines Vierteljahres keine *Kapitels-*, *Seminar-* und *Stiftsbibliotheken* geben, in denen nicht ein mit Gebrauchsspuren versehenes Exemplar der Nuntiaturberichte zu finden wäre.

Altdorf. *Eduard Wymann.*

Johannes Dierauer, Geschichte der Schweizerischen Eidgenossenschaft. Dritter Band von 1516 bis 1648. Gotha, Perthes 1907. 567 S. 15 Fr.

Nach langem Unterbruch und auf Drängen seiner Fachgenossen hat sich Johannes Dierauer, Professor der Geschichte an der Kantonsschule in St. Gallen, bestimmen lassen, den zwei ersten Bänden seiner monumentalen und von der

Kritik mit Recht sehr günstig aufgenommenen Geschichte der Schweizerischen Eidgenossenschaft — in dem Sammelwerk : Geschichte der europäischen Staaten, herausgegeben von Herren, Ukert, Giesebrecht und Lamprecht — einen dritten folgen zu lassen, der sich nach Inhalt und Form den früheren würdig anreiht. Derselbe, schon längst mit Spannung erwartet, übertrifft auch auch die hochgehenden Erwartungen in jeder Hinsicht. Nachdem Dierauer im zweiten Bande den Höhepunkt der politischen Entwicklung der Schweiz. Eidgenossenschaft geschildert und mit der tiefgreifenden Katastrophe von Marignano abgeschlossen, so führt er uns hier in die Zeit der kirchlichen Reformbewegung und der Glaubenskämpfe hinein und leitet zur politischen und religiösen Gegenreformation bezw. zur Erneuerung des katholischen Glaubenslebens in Folge des Tridentinischen Konzils hinüber, bis diese die Grundlagen der alten Eidgenossenschaft erschütternde und die auswärtige Politik in neue Bahnen drängende Bewegung in der Consolodierung der inneren Verhältnisse durch Garantie des gegenseitigen Besitzstandes und nach außen im westfälischen Frieden durch Anerkennung der Schweizerischen Unabhängigkeit einen gewissen Abschluß, in den Bündner Wirren aber eine durchaus parallel gehende und auch auf die Eidgenossenschaft rückwirkende Erscheinung findet. Der Charakter des Werkes als politische Geschichte bedingt es, daß die rein kirchlichen Fragen gegenüber den politischen zurücktreten und die Kulturgeschichte wie in den früheren Bänden völlig ausgeschlossen ist. Nur auf diesem Wege wurde es möglich, mit Meisterhand den gewaltigen Stoff und die unübersehbare Fülle von Litteratur auf verhältnismäßig beschränktem Umfange zu bändigen und in ebenmäßige Kapitel zu gliedern, so daß nichts Wichtiges übergangen, aber auch alles Nebensächliche glücklich ausgeschieden wird. Diese souveräne Beherrschung und Verteilung des Stoffes verrät nicht weniger den überlegenen Meister als die schöne, edle und bei aller Knappheit doch so anschauliche und vornehme Darstellung.

Durch die Gestalten der großen Reformatoren Zwingli und Calvin, deren Wirksamkeit nicht an den Grenzen unseres kleinen Landes Halt machte, gewinnt die Darstellung eine ungewöhnliche Bedeutung und die damit in Verbindung stehenden Ereignisse ein europäisches Interesse. Verfasser beurteilt Personen und Ereignisse von seinem, dem ausgesprochen protestantischen Standpunkte aus, und wir machen ihm daraus keinen Vorwurf, sondern beanspruchen nur für uns das gleiche Recht. Bei aller Übereinstimmung im Tatsächlichen gehen im Urteile die Wege protestantischer und katholischer Historiker oft auseinander, und auch die ersteren dürfen hier so wenig auf Objektivität pochen als uns den Mangel an solcher im allgemeinen vorwerfen. Das Urteil über Zwingli und Calvin, die Wertung ihrer Leistungen muß und wird anders ausfallen, je nachdem man diese als Abtrünnige der katholischen Kirche oder als Stifter neuer Bekenntnisse ansieht, je nachdem man dem Individuum oder bloß der Kirche das Recht auf Vornahme von Reformen zugesteht, je nachdem man die Kirche als göttliche Institution oder als Erfindung der römischen Priester ansieht. Bemüht sich nun auch Dierauer nirgends, seinen Standpunkt als Anhänger Zwinglis und Bekenner seines Glaubens zu verdecken, ja tritt zuweilen sein konfessioneller Standpunkt, bei Beurteilung

rein politischer Verhältnisse schärfer hervor, als geboten erscheint, so bleibt doch seine Ausdrucksweise immer vornehm, ruhig und sachlich und nur selten entschlüpft ihm eine Wendung, die ernstlich beanstandet werden könnte. Daß er sich bei alledem bemüht, wirklich gerecht und objektiv zu sein, geht schon daraus hervor, daß er die einschlägigen katholischen Quellen sorgfältig berücksichtigt und der katholischen Litteratur ihren gebührenden Platz anweist, im erfreulichen Gegensatze zu dem Biographen Zwinglis, Stähelin. Trotz unverkennbarer Vorliebe für den Zürcher Reformator Ulrich Zwingli, dessen Frömmigkeit, Gelehrsamkeit und Vaterlandsliebe, er mit warmen Worten rühmt, zeigt er sich kritisch genug, um auch seine Fehler und Verirrungen einzugestehen, wenn auch nicht ohne polemische Spitze gegen katholische Autoren, die darüber anders zu urteilen pflegen. Seite 19 spricht Dierauer von menschlichen Schwächen, denen Zwingli bisweilen erlag und von einem Fehltritt, den er tief und aufrichtig bereute. Worin diese Verfehlung bestand, wird nicht gesagt und auch nicht vorher angedeutet, dagegen in einer Anmerkung auf die Quelle verwiesen und zu den darauf bezüglichen Äußerungen von Odilo Ringholz und Janssen-Pastor bemerkt : « Es hält natürlich nicht schwer, auf Grund dieser zufällig erhaltenen Bekenntnisse seinen Charakter herabzusetzen ». Allein auch der frühere Zwingli-Biograph, Mörikofer, ist darüber anderer Ansicht : « Dieser Brief mit der darin erzählten Geschichte des Umganges mit einer niedrigen Person und mit dem darin ausgesprochenen Grundsatze wirft einen schweren und betrübenden Schatten auf das Leben Zwinglis ». (I. Bd. 51). Die unsaubere Geschichte eignet sich übrigens schlecht zu einer Ehrenrettung Zwinglis, dessen Reue weder tief noch aufrichtig gewesen sein kann, denn sonst hätte er nicht einige Jahre später wieder schreiben können : « Sagt man auch, ich sündige mit Hoffart, mit Fressen und Unlauterkeit, glaubt es gern, denn ich diesen und andern Lastern unterworfen bin » (Op. I 86). Während Zwingli die Verführte als eine gemeine Dirne hinstellt, bezeichnet sie in Übereinstimmung mit Salat, eine bis jetzt noch nicht veröffentlichte aber nach 1522 geschriebene Quelle des Einsiedler Archivs als eine Tochter des Stiftsammanns Hans Öchslin in Einsiedeln. So lange diese Zeugnisse nicht widerlegt sind, so sind diejenigen nicht im Unrecht, die an Zwinglis Wahrhaftigkeit und seine aufrichtige Reue nicht glauben wollen. Ein « Asket » brauchte er deswegen noch lange nicht zu sein ! Über die Einwirkung Luthers auf Zwingli äußert sich Verfasser behutsamer Weise nur regativ ; er gibt uns auch darüber keine Auskunft, wie aus dem kirchlich korrekten Leutpriester von Einsiedeln sozusagen unvermittelt der kühne Reformator von Zürich geworden, und wenn Zwingli im Jahre 1524 die Schriften Luthers nicht mehr so eifrig liest, so haben ihm doch seine Freunde nachweislich seit 1519 Lutherische Schriften häufig übersandt. Alles spricht vielmehr dafür, daß Zwingli unter dem Einflusse dieser Schriften die Bahn der Neuerung betreten, wenn er auch bald genug seine eigenen Wege einschlug. Es waren nicht ausschließlich patriotische und ethische Motive, welche das Verhalten Zwinglis zu den Fremddiensten bestimmten, sondern mehr Erwägungen politischer Zweckmäßigkeit, da die religiöse Isolierung Zürichs in Folge der Glaubensneuerung einen Bruch mit der französischen Politik der übrigen VII Orte nahe legte. Das gleiche Frankreich, dessen Bünd-

nisse so heftig bekämpft wurden, sollte in seinem « Ratschlage » gut genug sein, im Falle eines Krieges mit den V Orten diese in Schach zu halten. Die Ablaßverkündigung durch den Franziskaner Sanson einen « römischen Unfug » zu nennen, ist zum mindesten nicht angebracht, da der Ablaßbrief durchaus korrekt war, wenn auch bei der Verkündigung manches vorgekommen sein mag, was nicht zu billigen, aber dem Prediger und nicht Rom auf Rechnung zu setzen ist. Daß der Ablaß jemals « nur gegen Geld » (S. 6) erteilt worden sei, wird durch die S. 21, Anm. 2 citierte Abhandlung Schmidlins ohne weiteres widerlegt und dürfte nun doch auch für protestantische Forscher als abgetan gelten. Über Zwinglis Einsiedler-Aufenthalt orientiert jetzt am besten Odilo Ringholz, Geschichte des Stiftes Einsiedeln, der die frühere Monographie von J. B. Müller über Diebold von Geroldseck mehrfach durch wichtige Angaben ergänzt. Dierauer schließt sich in der Beurteilung des Jetzer-Handels an Paulus und Steck an, obschon das letzte Wort noch nicht gesprochen ist (5).

Weit unbefangener als dem Zürcher steht Verfasser dem Genfer Reformator Calvin gegenüber, dessen unerbittliche Strenge und unbeugsame Härte seine Billigung nicht finden. Doch ist die Charakteristik seiner Person und seiner Wirksamkeit treffend und überaus fein abgetönt, wenn auch vielfach von Kampschultes klassischer Biographie abweichend. Besonders tritt dieser Gegensatz hervor bei Beurteilung des neuen Burgrechts zwischen Genf und Bern, vom Jahre 1558, in welchem Kampschulte einen Sieg der Genfer Politik über Bern erblickt, während Dierauer eine gegenteilige Deutung gibt (269). Neu und glücklich ist dagegen die Parallele zwischen dem schweizerischen Reformator Zwingli und demjenigen Deutschlands, Luther, dem süddeutschen beweglichen Humanisten und dem schwerblütigen norddeutschen Mönche (134). Über den Berner Reformator Franz Kolb (97) wäre auf die wenig bekannte aber verdienstliche Biographie Eissenlöffels hinzuweisen und bei der Litteratur zur Berner Reformation und zum Aufstand im Haslital auch auf Schmidlin, Solothurns Glaubenskampf, der auf noch unverwertetes Aktenmaterial des Solothurner Archives sich stützt.

Für die Wiedererhebung des Katholizismus besitzt Verfasser nicht dasselbe Verständnis, wie für die vorausgehende Epoche. Ob den politisch zersetzenden Wirkungen des neu erstarkten Katholizismus ist Verfasser geneigt die religiös-sittliche Überlegenheit der katholischen Regeneration zu übersehen. Auch wird die ganze tiefe Erneuerung des Glaubens einseitig als das Resultat der überlegenen römischen Diplomatie hingestellt, wodurch man entschieden den Intentionen der großen und heiligen Führer, eines Carlo Borromeo, Peter Canisius und Franz von Sales, die mit den innersten Fasern ihres Herzens mitwirkten, nicht gerecht wird. Angesichts der unerwartet großen und nachhaltigen Widerstände im eigenen Lager wäre die Bewegung längst im Sande verlaufen, wenn nicht reine und ideale Motive dabei maßgebend gewesen wären. Darum beurteilt er die Politik der V Orte oft voreingenommen, da er die treibenden religiösen Impulse zu gering, die politischen dagegen manchmal zu hoch einschätzt. Die Sammlung der Nuntiaturberichte Bonhominis von Reinhardt und Steffens, die dem Verfasser leider noch nicht zugänglich war, gibt darüber hinreichenden Aufschluß. Daß es wegen des Glarner Handels nicht zum Bürgerkriege kam in der Eidgenossenschaft (310)

war doch besonders das Verdienst des Papstes, der nur zur Abwehr, aber nicht zum Angriffe ihnen behilflich sein wollte, wie Feller in seiner Lussy-Biographie (Seite 42) schön nachweist, was Verfasser entgangen zu sein scheint. Nach den polemischen Ausstellungen J. G. Mayers in Schweiz. Rundschau II. 416 ff. empfiehlt sich Vorsicht bei Verwertung des Buches von C. Camenisch über Carlo Borromeo und die Gegenreformation im Veltlin, besonders was über die angeblich als Hexenmeister und Hexen verbrannten Protestanten (334) gesagt wird. Der ungemein interessante Bericht Borromeo's über die Eindrücke auf seiner Reise durch die Schweiz i. J. 1570 (erwähnt S. 335) ist in deutscher Übersetzung auch in der zweiten Auflage von Oechsli, Quellenbuch zur Schweizergeschichte abgedruckt. Zur Geschichte der Jesuitenkollegien von Luzern und Konstanz (S. 336) wären auch die verdienstlichen Monographien von Seb. Grüter, das Kollegium zu Luzern unter dem ersten Rektor P. Martin Leubenstein (1574-1596), Luzern 1905 und Konrad Gröber, Geschichte des Jesuitenkollegs und Gymnasiums zu Luzern, Konstanz 1904 zu erwähnen gewesen.

Die Litteratur ist mit bisher unerreichter Vollständigkeit aufgeführt und passende Quellencitate werden oft sehr glücklich in die Darstellung eingeflochten. Schon um des willen ist das Buch für wissenschaftliche Zwecke unentbehrlich. Nicht selten nimmt der Verfasser in den Anmerkungen Stellung zur citierten Litteratur, sei es in zustimmendem oder einschränkendem, gelegentlich auch in ablehnendem Sinne. Sehr zu begrüßen ist auch der gelegentliche Hinweis auf anderweitige Hilfsmittel, wie Karten, Zeichnungen, Bildnisse, auch Quellenabdrucke in popularisierenden Werken. Dem Zwecke einer raschen und ausreichenden Orientierung kommt ein gutes Inhaltsverzeichnis sowie ein sorgfältiges Namenregister in der wünschbarsten Weise entgegen. Möge es dem nicht mehr jugendlichen aber unermüdlichen Gelehrten vergönnt sein, bald die Vollendung seines klassischen Werkes, zu dessen Abschluß nur noch ein Band fehlt, zu erleben !

A. Büchi.

E. Dupraz, curé d'Echallens, *La Cathédrale de Lausanne*, étude historique. Un vol. in-8°, 608 p., richement illustré. Lausanne, Th. Sack, éditeur, 1906.

M. le curé d'Echallens s'est voué *con amore* à l'étude de Notre-Dame. Ses amis savent quelle place la vieille église tient en son cœur. Ils ne s'étonneront donc point si, reconnaissante, elle lui a confié des secrets qu'elle n'avait dit à personne avant lui. Souvent déjà, dans des entretiens particuliers, ou dans les séances de nos sociétés d'histoire, il avait fait part de plus d'une heureuse découverte. Il vient enfin de réunir en un gros volume le fruit de ses recherches. Pour la première fois, nous avons un ouvrage d'ensemble sur toutes les parties de la cathédrale et la suite de son histoire, agrémenté d'illustrations nombreuses et bien choisies.

L'auteur commence par examiner la question des origines du diocèse. Sur ce point, moins obscur peut-être qu'il ne le pense, il garde ses idées

d'autrefois, avec de légères hésitations. Il lui paraît à peu près sûr qu'Avenches n'a jamais eu d'évêque ; il n'ose toutefois se prononcer sur ce point d'une façon catégorique.

Puis vient la fondation de la cathédrale. Une église dédiée à la Vierge existe à Lausanne, dit-il, avant l'arrivée de saint Marius. Evidemment, il ne reste rien de ce sanctuaire primitif, ni même de l'église romane élevée par Henri de Lenzbourg. Les parties les plus antiques de Notre-Dame nous reportent à la fin du XIIme siècle, sous l'épiscopat de Landry de Durnes. L'on est un peu mieux renseigné sur les largesses dont la cathédrale et son clergé furent l'objet. Charlemagne, Louis le Pieux, Rodolphe III, d'autres encore témoignent à Notre-Dame leur sympathie. L'évêque devient en 1011 prince temporel, avec le titre de comte de Vaud. Les donations affluent. Deux incendies, en 1219 et 1235, causent des dommages considérables qu'il n'est guère possible d'évaluer d'une façon précise. Mais on se met à l'œuvre avec enthousiasme, on quête, on bâtit, et les dégâts sont réparés.

Le soleil se lève pour éclairer un beau jour, le plus solennel peut-être que Lausanne ait vu. La cathédrale a grandi, ses tours se dressent au sommet de la cité, les verrières de ses ogives flamboient, le gai carillon de ses cloches retentit au loin. Le 20 octobre 1275, en présence de l'empereur Rodolphe de Habsbourg et d'une foule innombrable, le Pape Grégoire X procède à la cérémonie de la consécration.

L'auteur s'attache ensuite avec une prédilection marquée à la chapelle proprement dite de la Vierge. Après avoir indiqué l'emplacement de ce sanctuaire, il donne d'amples informations sur la célèbre statue, les reliques, le trésor que l'on y conservait. Il décrit le service religieux tel qu'il s'y faisait jadis, et mentionne un certain nombre de miracles dont les ancêtres ont gardé le souvenir.

Avec les pèlerins du moyen âge, nous faisons une station aux autres autels de la cathédrale. Nous apprenons leur nombre, la date de leur érection, les titres et qualités de leurs fondateurs. Nous passons au cimetière, puis au cloître, en compagnie d'un guide qui sait une foule de particularités pleines d'intérêt.

Après une courte visite au trésor de la cathédrale, nous voici au milieu des chanoines. L'auteur ne se contente pas d'un regard superficiel. Il nous introduit au cœur même de leur intimité. Il explique leur organisation intérieure, les formalités de leur installation, la valeur de leurs revenus, leur manière de vivre. Bien plus, il va jusqu'à nous mettre au courant de leurs démêlés avec l'évêque et le bas clergé.

Nous assistons ensuite aux solennités, aux grands pardons auxquels le peuple, ravi, prenait part, aux pieuses démonstrations dont Notre-Dame de Lausanne était l'objet. Une mention spéciale est accordée aux corporations et aux confréries, ainsi qu'à l'hôpital Sainte-Marie, la maison des pauvres. Un souvenir encore aux journées historiques du XVme siècle : concile de Lausanne et visite de Charles le Téméraire. Puis c'est la conquête du pays de Vaud par Berne, la dispute religieuse de 1536 et l'introduction de la Réforme.

Sur ce sujet délicat, l'auteur s'exprime avec un tact dont il faut lui savoir gré.

Alors, tout un passé s'évanouit. L'évêque s'en va, le trésor disparaît, les autels tombent, les chanoines se dispersent, la cloche se tait. Adieu les grands pèlerinages et les brillantes fêtes !

Les derniers chapitres du livre sont consacrés à la survivance du culte de Notre-Dame et surtout à la description détaillée du grandiose monument tel que nous le contemplons aujourd'hui. L'auteur termine en parlant des travaux de l'heure présente et salue les efforts du gouvernement et du peuple vaudois pour la conservation et la restauration de l'édifice.

Ce résumé ne donne qu'une idée très incomplète du livre. Impossible de dire en quelques lignes, tout ce qu'il y a de renseignements, en partie nouveaux, dans ces 608 pages. M. le curé Dupraz est assurément l'homme qui connaît le mieux notre cathédrale et son histoire. Son ouvrage est ce que nous possédons de plus intéressant, de plus complet, de plus instructif sur ce sujet. Beaucoup de points y sont définitivement élucidés. Les autres apparaissent du moins après ses recherches dans une lumière plus satisfaisante. On pourrait reprocher à l'auteur sa division trop factice en 65 chapitres, sans lien logique, le manque d'une idée maîtresse qui aurait donné à son excellent livre un caractère scientifique plus nettement accentué. On pourrait, par-ci, par-là, prendre sa critique en défaut : il accorde, par exemple, trop de confiance à tel document controversé (v. g. p. 39, note 1) ; puis, comme ce peintre du moyen âge qui donnait même aux démons des profils d'anges, il excuse avec une large indulgence, il embellit même quelque peu les personnages et les institutions dont il parle. Gardons-nous pourtant d'exagérer ce reproche. L'auteur n'a pas voulu donner un livre d'érudition pure, mais plutôt un ouvrage sérieux, destiné au grand public. L'accueil enthousiaste que lui ont fait tous les journaux lausannois et en général les périodiques de la Suisse romande, prouve qu'il a parfaitement réussi à charmer ces populations vaudoises pour lesquelles il a surtout travaillé. Les historiens se félicitent de ce livre qui leur sera d'un précieux secours, et ils souhaitent que toutes les églises importantes de notre pays trouvent un homme aussi consciencieux, aussi bien informé que M. Dupraz, pour retracer les phases successives de leur histoire.

Détail à retenir : en bon descendant de ce comte Vert qui aima tant la cathédrale de Lausanne, le roi d'Italie a fait adresser par lettre spéciale des compliments à l'auteur.

M. Besson.